PROVOCATION

FAITE AUX TUILERIES,

Par un ROYALISTE, *trés-marquant, à un* RÉPUBLICAIN, *assassinat qui s'en est suivi au Bois de Boulogne.*

J'ERRAIS l'autre jour, au hasard, dans le Jardin des Tuileries; livré aux douces réflexions que m'inspirait l'heureux évènement du 18 Fructidor : mes yeux fixaient avec plaisir les monumens antiques et illustres que la victoire est allé arracher des mains des despotes, pour les rassembler dans un temple, digne de leur première origine. Voilà donc, me disais-je, les trophés de nos héros, et naguères dans cette même enceinte, une main ennemie allait les consacrer à la royauté. Généreux guerriers vous avez parlé, les traîtres ont disparu; mais pourquoi faut-il que mes accens de joie soient troublés par l'idée, que lorsque vous viendrez recevoir la palme du triomphe; dans vos foyers, vos chants de victoire seront mêlés de cris lugubres et plaintifs : vos parens égorgés, tandis que vous moissonniez des lauriers, ne seront plus là pour recevoir vos tendres embrassemens; envain la Patrie vous dira de sécher vos larmes : la nature a aussi des droits sur vos cœurs..... Je m'exprimais ainsi, lorsque je suis distrait par un inconnu; quoi me dit-il, seriez vous Jacobin, que je vous vois sensible au sort

de quelques scélérats. — Monsieur (car je vis bien que c'en était un), lui répondis-je : que vous importe comment je pense; cependant, si vous étiez raisonnable et sur-tout humain, avant de rien préjuger sur vos semblables, au lieu de prendre un terme générique et si criminellement adopté dans ce siècle de veangeance, vous devriez examiner la moralité et la conduite de ceux que vous blâmez vaguement, et ne point applaudir si légèrement aux actions les plus atroces. — Quoi ! vous osez être l'apologiste des buveurs de sang. — Encore une fois, monsieur, je ne suis l'apologiste de rien, je diffère de vous, en ce que je donne aux hommes et au choses des qualifications justes.

Avec moi, un assassinat est un crime, celui qui s'en rend coupable, un fripon, un coquin, et un honnête homme, un Citoyen estimable; tandis que vous, je le vois bien, nommez jacobins, terroriste, buveur de sang, etc. tout ce qui ne tient pas essentiellement à vos opinions. — On devine aisément, dit en s'approchant un de ses amis qui s'était tenu à l'écart, que monsieur est un anarchiste, un de ces cerveaux brûlans, à qui un bain du Rhône ferait un peu de bien. — Ah ! voilà donc vos maximes, messieurs, vous vous dévoilez assez : la force de vos raisonnemens ne trouve d'appui que dans vos forfaits; mais dites-le moi, quand serez-vous las de sacrifier sur l'autel de la fureur : Si, du moins, un nouveau Gélon pouvait vous imposer, comme aux Carthaginois, l'obligation de ne plus offrir aux dieux infernaux d'holocaustes humains. — Reste-t-il encore bien des Républicains en France? — Trop pour votre malheur. Mais si la justice n'a pas d'accès près de vos ames, n'avez-vous rien à craindre des lois et du gouvernement ? — Les lois ! je parie que vous en êtes un fabricant, car vous vantez bien là votre marchandise. — Non, reprit l'autre, ne vois-tu pas que c'est

un espion de nos cinq sires. Prenez-y garde, *Citoyen*, ils sont d'une matière bien propre à fondre au premier coup de feu. — Je ne m'arrête point à vos impertinences : l'expérience en a pourtant dû vous faire bien rabattre de vos prétentions. Quittez-donc ces projets barbares : redevenez hommes : dans tous les français ne voyez que vos frères ; et faites oublier vos sanglans exploits, par une conduite plus sage et plus humaine. — Ah ! bon, continua le même, vous êtes aussi un théophilantrope ; allez, mon ami, prêcher votre morale aux sectaires de Marat, de Robespierre, aux comités révolutionnaires ; et croyez-moi, au lieu d'une robe blanche, faites-la teindre en rouge, c'est là votre livrée. — J'abhorres les assassins, et j'aimerais le sang ! je parle le langage de la vertu, et je serais un méchant ! Ah ! vous pouvez m'injurier tant qu'il vous plaira ; j'aurais dû m'y attendre : imprudent qui discute avec vous. Vous n'avez qu'une sphère de quelques mots, dont vous ne pouvez sortir, et lorsque vous n'avez encore dit que des sotises, vous croyez avoir tout prouvé. Il est vrai que cette tactique vous a toujours bien réussi, que les sots s'y sont pris, que les fripons et les furieux en ont fait leur arme de bataille. Mais en avez-vous imposé aux gens sensés ? l'histoire s'y trompera-t-elle ? non. Le sceau de la réprobation est marqué sur votre front. Le tems n'est pas loin, où l'on criera aux passans : fuyez, fuyez ce malheureux, il est couvert de crimes. L'instruction qui se propage, le triomphe du gouvernement, qui vient d'émousser vos poignards, le règne de la loi, les progrès de la philosophie, tout m'annonce votre chute. — Vous croyez donc au redressement des échafauds ? — Non, mais à celui de la morale et de la raison. — Vous appelez ainsi ces funestes principes, qui ont porté le deuil et la mort dans les familles des honnêtes-gens. — Honnêtes-gens ! comme vous prodiguez ce nom à des personnes qui ne le méritent guères ; mais entendons.

par là les gens de votre parti. Si la révolution à causée quelques maux à la classe que vous plaignez, c'est à elle seule à qui elle doit s'en prendre. Si elle eut quittée ses prétentions injustes et extravagantes, si elle n'eut pas tout froissé, employé tous les moyens, pour arrêter dans sa course un char, auquel des mains plus puissantes donnaient le mouvement; si elle n'eut pas corrompue tous les canaux politiques, si elle n'eut pas fait suivre sur ses pas la séduction, la funeste division, la cruelle vengeance, le poison et les poignards, tout eût pris une marche régulière, plus douce et plus suivie. Le reste est plus la faute des circonstances, qu'ils ont amené par leur réticence et leurs fourberies, que celles des hommes que le torrent entraînait, et dont toutes les passions avaient été mises astucieusement en action. Dans ces tristes momens, les Patriotes les plus intègres n'étaient-ils pas frappés comme les plus ardens royalistes? Ne jettez des fleurs que sur la tombe des honorables victimes : différenciez l'innocent du coupable, si vous voulez que l'on ajoute foi à leurs jugemens. N'est-ce donc plus un crime de porter les armes contre sa Patrie. O! manes de Brutus, vous m'en répondrez; n'en est-ce plus un aussi, d'appeler des soldats étrangers dans son pays? d'y porter la guerre civile, d'y promener par tout le fer et le feu : de livrer nos ports, nos arsenaux, nos places fortes et nos îles à l'ennemi, de détruire notre marine, notre commerce, nos manufactures. Ah! s'il vous restait un sentiment de pitié pour les traîtres; portez encore vos regards sur ces innombrables défenseurs de la Patrie, mutilés ou péris dans les combats; quel est le fer qui les a moissonnés? c'est celui de ceux sur qui s'arrête votre commisération. Quoi! nous pourrions voir du même œil, les désagrémens qu'une famille conspiratrice s'est justement attirée, par sa morgue et ses attentats liberticides, que les cris d'une mère, d'un père, d'un fils, d'une épouse, qui versent des pleurs

sur la perte de tous ce qui leur était le plus cher ! Il est vrai qu'ils peuvent dire : ils sont morts pour la Patrie. Jettons un coup-d'œil sur le midi, la contrée qui a le plus souffert, examinons tout le sol de la France, si nous le voulons : par tout, le sang républicain a ruisselé ; il n'est pas une commune qui n'ait été témoin de maints assassinats, toutes ont vu le fer homicide des compagnons du Soleil et de Jésus, signaler et frapper ses victimes. Que de familles ruinées, que de pères sans enfans, d'époux sans femmes, d'épouses sans maris, d'orphelins délaissés. Que de Patriotes errans, n'ayant pas un chaume pour se reposer sûrement ! Massacres généraux de Lyon, Marseille, Toulon, Arles, Avignon, Bourg, Lons-le-Saunier, fuyez loin de mon imagination ; cris gémissans et plaintifs des infortunés que l'on y assomma, ne venez plus frapper mon esprit. Et la terre n'a pas tremblée d'indignation ! elle n'a pas entr'ouverts ses gouffres profonds pour engloutir vos assassins ! Qui peut se rappeler, sans frémir d'horreur, que les seules armes qui firent lutter un moment contre la mort, ces malheureux qu'on massacrait, étaient les membres épars de leurs parens, de leurs amis, mutilés sous leurs yeux ? Voilà, messieurs, voilà des tableaux. Cent cinquante mille Républicains massacrés, un million de péris dans les combats, peuvent-ils entrer en parallèle avec quelques gens qui n'ont à reprocher qu'à eux-mêmes les coups qui les ont frappés ? Plus justes que vous, nous plaçons parmi les victimes intéressantes, ceux qui n'ont pas mérités leur sort ; et leurs vrais bourreaux, dans notre mémoire, sont voués à l'exécration. — Jusqu'à présent, me dit celui qui m'avait abordé le premier, nous vous avons écouté avec bien de la patience ; vous avez fait complettement l'éloge des scélérats : eh bien ! dites-le moi, la vengeance d'un fils, qui sacrifie aux manes de son père, n'est-elle pas naturelle ? — Ah ! je vous arrête :

les Républicains, quoiqu'avec plus de justice et de droit, en ont-ils agi ainsi ? Les pères, que les égorgeurs voulaient venger, sont encore tous vivans; d'ailleurs, la vengeance n'est pas, dans la civilisation, une chose permise; elle n'est pas même naturelle, dans un cœur abattu par la douleur que l'on ressent sur la perte de ce que l'on aime. C'est des lois seules, d'ailleurs, que l'on doit attendre justice. Si vous sortez de ces bornes, tous les liens sociaux sont rompus, vous retombez dans le droit du plus fort; voyez si vous auriez beau jeu : mais ces mots de vengeance paternelle, conjugale, filiale, ne sont encore que de ces léviers monstrueux, qui vous ont servi pour établir votre règne de sang. — Vous êtes donc le partisan des assassinats juridiques ? — J'en frémis plus que vous, puisqu'ils confondaient l'innocent avec le coupable, et qu'en sévissant contre ces derniers, ils n'avaient pas même les formes pour eux. Aussi, crois-je, que les Anglais, vos maîtres, s'en réjouissaient plus que nous. Les écarts nuisent toujours quand on a la justice et la force pour soi. — Vous appelez cela des écarts, bientôt tous vos révolutionnaires seront d'honnêtes gens. — Quand des hommes se rassemblent en société, ils font des lois pour réprimer les passions de leurs semblables. Si dans une petite association, on suppose que quelques-uns de ses membres peuvent-être méchans, pourquoi, dans un grand Etat, où les hommes, d'ailleurs, ont été formés aux vices par la main des rois, n'aurions-nous pas à redouter les mêmes inconvéniens? Et si, dans un grand Etat, il se forme deux partis, pourquoi quelques mauvais citoyens, ne se jetteraient-ils pas dans celui où il y a le plus de bonne foi, où l'on peut tromper plus facilement, et faire servir à leurs intérêts, des circonstances qui devraient servir à celui de tous. Dites-le moi, n'auriez-vous pas glissé parmi nous, quelques-uns de vos partisans? La réaction thermido-

rienne ne nous l'a que trop prouvée, car nous avons vu des hommes, bien énergumènes sous le régime révolutionnaire, devenir tout-à-coup les chefs de file des royalistes : niez le fait. — Je veux bien l'accorder, mais sont-ils les seuls qui se soient signalés par leurs excès ? — Monsieur, je vous ai parlé des méchans. La République veut des vertus, et ceux-là ne furent jamais amis de la vraie liberté. Je ne vois dans tous le reste, que le fruit des passions que vous avez toujours su mettre en action, et celui de la faiblesse. Les uns étaient des machines, dont vous tiriez les fils sans qu'ils s'en doutassent, les autres des instrumens aveugles. Qui oserait, sans effronterie, calomnier tant d'honnêtes citoyens, tant de pères de famille vertueux, à qui, depuis un demi-siècle, on ne reprocherait pas la moindre faute en moralité, parce que quelques intrigans, quelques ambitieux, se seront venus ranger dans leurs rangs ? . . . .

Oh ! parbleu, *Citoyen*, ç'en est trop, répliqua vivement l'ami de mon interlocuteur, en tirant un poignard, dont il s'aprêtait à me frapper : voilà, s'écria-t-il, un des êtres le plus dangereux que j'aye jamais rencontré ; il faut qu'il aille rejoindre ses partisans dans la tombe. — Imprudent, dit son ami, en nous séparant, tu n'est pas à Lyon. — Je l'oubliais. — Comment, monsieur, vous osez attenter à mes jours, parce que je vous présente avec franchise la vérité toute nue. — Ne craignez rien, reprit l'autre, monsieur est un galant homme, ceci n'est qu'une provocation ; entre gens d'honneur, je veux bien vous en supposer ; nous terminerons tout cela au bois de boulogne. — Si vous voulez vous battre, marchons ensemble aux avants-postes de nos armées, et voyons qui s'y distinguera le plus contre l'ennemi commun, le féroce Anglais ; et l'on proclamera le plus brave, celui qui s'y sera montré le plus vaillant. — Je n'ai point d'ennemis, que les gens de votre espèce.

— Ah ! vous le prenez sur ce pied ; vous en êtes donc un de nos lois, de notre gouvernement ? — Vous m'avez entendu-. Il avait sur lui des pistolets, il m'en offrit l'usage : nous partons incontinent. Je prends, en passant sur la terrasse des Feuillans, un de mes amis pour témoin. Arrivés à l'endroit désigné, nous sommes bientôt en présence. Il tire le premier, il me manque, je lâche mon coup en l'air. Je n'ai pas plutôt fait cette faute, que dix assassins, qui nous avaient suivis sans que nous nous en doutassions, fondent sur nous. Mon ami et moi, recevons plusieurs coups de poignards. Nous nous débattons contre la multitude, et nous aurions succombé sous le nombre, sans l'arrivée de quelques gendarmes, que nos cris avaient attirés. Républicains, vous avez entendu, que cette leçon terrible vous serve d'exemple.

A F A J. Citoyen du Jura.



De l'Imprimerie de J. B. LESOURD, rue des Francs-Bourgeois, près de la Place Michel, N°. 19.